FRC 7244 a

Case
FRC
16159

OFFICE
DES DÉCADES.

THE NEWBERRY
LIBRARY

OFFICE

DES DÉCADES,

OU

DISCOURS. HYMNES

ET PRIÈRES

En usage dans les Temples de la RAISON.

Par les C. CHÉNIER, DUSAUSOIR.

&c.

A PARIS,

Chez { DUFART, Imprimeur-Libraire, rue Honoré, maison d'Auvergne, à J. J. Rousseau.
BASSET, Md. de papiers peints, rue Saint-Jacques.

IIeme année de l'Ère Républicaine.

HYMNE
A LA LIBERTÉ
POUR L'INAUGURATION
DU
TEMPLE DE LA RAISON.

Par CHÉNIER, musique de GOSSEC.

DESCENDS, ô Liberté, fille de la Nature ;
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel :
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous
contemple ;
Venez, sur les faux dieux étendez vos succès :
Toi, sainte Liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la Déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons ;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Vit environné de glaçons.

Tu double les plaisirs, les vertus, le génie ;
L'homme est toujours vainqueur sous tes
saints étendards ;
Avant de te connoître il ignore la vie ;
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain, tous les Rois font la
guerre ;
Qu'à tes pieds, ô Déesse, ils tombent dé-
sormais ;
Bientôt sur le cercueil des Tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.

Guerriers libérateurs, race puissante et brave,
Armés d'un glaive humain, sanctifiez l'effroi ;
Terrassé par vos coups, que le dernier esclave
Suive au tombeau le dernier roi.

DISCOURS

SUR LA

CÉLÉBRATION

DES FÊTES DÉCADAIRES.

Prononcé dans le Temple de la Raison, ci-devant Eglise Saint-Roch, le décadi 10 Ventose, l'an deuxième de la République une et indivisible, par le citoyen DUSAUSOIR, de la Section de la Montagne.

CITOYENS,

LE devoir d'un vrai patriote, est d'employer tous ses momens à étendre, autant que ses moyens le lui permettent, les progrès de la Raison, de la liberté et de l'égalité; qu'il est doux à remplir ce devoir! et combien vous m'avez embrasé, lorsque, montant pour la première fois à cette tribune, je vous ai vu sourire à mes efforts, et accueillir mon zèle avec cette indulgence frater-

nelle, qui n'appartient qu'à de vrais républicains.

N'espérez-pas que j'étale devant vous les richesses de l'éloquence ; cette prétention est bien éloignée de mon cœur ; non, Citoyens, je me borne à vous soumettre quelques réflexions sur la célébration des fêtes décadaires, fêtes que la sagesse de la loi a indiquées pour notre instruction, nos plaisirs et notre repos : ce n'est point un discours académique que je prononce devant un auditoire avide des occasions de critiquer, c'est un entretien familier que je veux avoir avec des frères toujours portés à l'indulgence.

Nos législateurs, dont le génie toujours guidé par la sagesse, embrasse à la fois toutes les parties d'une vaste administration, ont senti qu'il étoit nécessaire que le peuple, si long-tems abusé, fut enfin détrompé sur les erreurs grossières dont le fanatisme et la supertition l'avoient enveloppé ; ils n'ont jamais prétendu nier à ce bon peuple, l'existence d'un Etre-Suprême, souverain moteur de toutes choses ; au contraire, ils ont voulu, en détruisant des cérémonies aussi fastueuses que ridicules, qu'on lui rendit l'hommage pur et simple du cœur,

hommage qu'indique la raison, et seul qui puisse honorer dignement la divinité.

C'est pour cela, Citoyens, que par un décret bien réfléchi, ils ont prescrit que chaque jour décadaire, le temple élevé par la Raison seroit ouvert, et que les citoyens s'y rendroient pour y entendre les lois rendues pendant le cours de la décade, et y recevoir les instructions de ceux de leurs frères qui consacreroient leurs moyens à ce travail glorieux.

Que des gens mal-intentionnés, ô mes bons frères ! ne viennent pas fronder nos assemblées, elles tiennent aux usages les plus saints; je sens bien que ces êtres malveillans craignent les progrès de la Raison; ils n'ignorent pas que la saine morale, souvent débitée à des ames vertueuses, deviendroit une arme plus victorieuse encore pour combattre ces tyrans, dont les trônes fragiles ne sont fondés que sur une chimère. Comment, en effet, se sont-ils soutenus jusques à présent ces trônes? par l'ignorance profonde où la politique des despotes avoit la précaution de tenir cette classe d'hommes respectables, mais indigens, qu'ils appelloient le peuple; ils n'ont jamais ignoré ces despotes que les hommes naissoient égaux, qu'ils

étoient tous frères, mais ils ont craint qu'ils ne s'en apperçussent ; delà, ces défenses sévères des plus légers rassemblemens ; le plus petit cercle à leurs yeux, en devenoit un suspect, et bientôt une troupe de sbires l'entouroit, fondoit sur lui, le dissipoit, et souvent sur la plus légère résistance, on le plongeoit dans l'abîme des cachots ; tel est l'effet du crime ! L'oppresseur toujours tourmenté par le remords, voit les soupçons et la crainte voler autour de lui : la vertu, au contraire, élève sa tête triomphante, et marche d'un pas sur, même au milieu de ses ennemis.

Citoyens ! je n'abuserai point de vos momens : je vous demanderai simplement la faveur d'écouter quelques détails sur les usages de célébrer les jours de repos par des fêtes.

Aussi anciens que le monde, fondés par ses premiers législateurs, adoptés par une politique éclairée, ces usages ont commencé à rendre les hommes nécessaires les uns aux autres ; ils leur ont fait connoître que l'union est le principe de l'égalité, le véhicule de la liberté, et le charme de la vie ; charme intéressant qui a poli les mœurs, adouci la rudesse des caractères, et cimenté cette po-

lice universelle qui pourvoit aux besoins comme aux plaisirs.

C'est au sein de la gaieté que ces usages réunissent les différentes associations que les hommes ont formées entr'eux ; toutes les religions, tous les climats, tous les peuples en ont senti la nécessité, et tous ont consacré par des fêtes le plaisir de se rassembler.

Chez les Romains, il y avoit un jour désigné, où le temple de Mars étoit ouvert ; les guerriers s'y rendoient en pompe, pour déposer sur ses autels les trophées qui avoient orné leurs victoires, et l'aigle Romaine déployoit ses aîles avec plus de fierté, pour ombrager les lauriers dont on alloit couronner la statue du Dieu. Ce peuple toujours vigilant sur ce qui pouvoit cimenter sa puissance et anéantir celle des despotes orgueilleux, sentit bientôt l'importance d'encourager l'agriculture, et de rassembler par des fêtes la partie du peuple qui y étoit destinée ; ce noble motif créa celles appellées *Palilia*, en l'honneur de Pales ; un jour étoit désigné, où les jeunes agriculteurs s'assembloient et venoient en foule au temple ; là, d'un œil satisfait, ils contemploient les bergères ornées de fleurs, qui d'une main innocente offroient le lait préparé pour la déesse.

La Grèce avoit quatre espèces de fêtes principales ; les jeux olympiques qui duroient cinq jours, et se célébroient tous les quatre ans, en l'honneur de Jupiter Olympien ; les jeux Pythiens en l'honneur d'Apollon ; les Jsthmiens en l'honneur de Neptune, et les Néméens consacrés à Hercule. Cette Province florissante ne négligea pas non plus d'en instituer pour ce sexe intéressant qui partage avec nous la moitié de ce globe dont il fait l'ornement. Chaque année, lorsque la douce influence des gemeaux fertilise la terre, et la décore par la richesse variée des fleurs que l'hyver tient cachées dans son sein, Gnide ouvroit ses remparts, et dans son Temple, Corinthe, Salamine, Lesbos, Mytilene, la fière Sparte envoyoient l'élite de leur jeunesse, pour y parer les autels de la déesse des myrthes nouveaux que flore avoit cultivés pour elle.

L'histoire, la fable, tout nous parle de ces usages ; le militaire, la magistrature, le sacerdoce, les arts s'y sont soumis ; chaque Temple à sa consécration, et c'est au jour qui y est destiné qu'après avoir rendu un hommage a la divinité, le peuple réuni sous les loix de l'égalité, jouit en paix des plaisirs innappréciables de la liberté.

Si l'ordre civil a reconnu l'utilité de rassembler les hommes, combien ces rares génies que l'amour des sciences a placés au dessus du reste des mortels, n'ont-ils pas du en sentir le prix? un si noble motif pouvoit-il échapper à nos législateurs? Non. Ils ont élevé un Temple universel pour la République, et afin qu'il reposat sur des bases inébranlables, à qui l'ont-ils consacré? à la Raison. Ils n'ont pu se dissimuler que si la destruction de la tyrannie, l'abolition des superstitions religieuses, l'anéantissement de cette fastueuse chimère qu'on appelloit noblesse, suffisoient pour leur ouvrir le Temple antique de l'immortalité, la régénération des sciences et des arts étoit la seule main qui put leur ouvrir les portes de celui de la gloire; leurs yeux pénétrans virent déjà briller l'ardeur de ces prosélytes heureux, enflammés par un patriotisme pur, et qui devoient consacrer, dès leur plus tendre jeunesse, leurs veilles à cultiver d'heureuses dispositions, qui, sans ce puissant véhicule, seroient restées enfouies, et auroient privé la patrie d'hommes destinés à son illustration.

De là, Citoyens, ce décret qui ordonne la collection des traits héroïques, qu'a déjà produit notre bienfaisante et sublime révo-

lution ; quoi de plus sage ! de plus propre à élever les ames ! quoi de plus consolant pour de tendres mères, que d'entendre publiquement proclamer le nom de ces jeunes héros à qui elles ont donné le jour ! femmes républicaines, et vraiment dignes de l'être, répondez-moi ! pouviez-vous prétendre sous le règne infâme des despotes, à voir vos noms passer à la postérité ? Non, vos enfans forcés par le pouvoir arbitraire à voler dans des combats plus arbitraires encore, périssoient ignorés ; tout finissoit avec eux ; on ne faisoit pas la plus légère attention à vos larmes ; on repoussoit vos humbles et justes sollicitations ; aujourd'hui on vous prévient, la patrie reconnoissante vous ouvre les bras ; le nom de votre enfant tombé sous le fer criminel des esclaves, vole de bouche en bouche, et la gloire dont il s'est couvert, vous environne de ses plus doux rayons.

Réfléchissez, Citoyennes, et dites-moi, d'après cet exposé simple, mais vrai, laquelle de vous n'ambitionne pas le titre sacré de mère ? mais ne vous dissimulez pas combien de devoirs il impose, ce nom précieux ! une reconnoissance à toute épreuve pour l'époux qui vous a associée à son sort,

et qui lui-même, toujours vigilant sur votre bonheur, trempe de ses sueurs le pain qu'il procure à ses enfans et à vous, par un travail infatigable; c'est dans la douceur de votre union qu'il vient se délasser de ses fatigues; c'est dans votre sein, que guidé par une confiance honorable, il vient déposer ses plaisirs et ses peines; c'est auprès de vous qu'il accourt pour trouver dans les caresses innocentes de ses enfans, cette consolation pure qui lui fait oublier son travail et ranime son ardeur; c'est dans votre tendresse qu'il vient puiser ce courage dont vous le voyez briller, quand il vole à la défense de sa patrie; c'est à vous qu'il vient demander compte de l'éducation de ses enfans. Noubliez donc jamais, heureuses républicaines, que la femme tendre et fidèle compagne de l'homme, est le plus doux charme de la vie, que d'elle dépend en grande partie l'adoucissement des caractères, la pureté des mœurs, et l'embellissement de la société; qu'enfin elle est responsable envers sa patrie de l'éducation de ces êtres intéressans, qui nés sur le sol de la liberté, doivent un jour mettre toute leur gloire à la défendre.

Et vous! doux espoir de vos familles, en-

fans chéris, qui n'avez point vu votre berceau souillé des chaînes de l'esclavage, croissez pour consolider l'ouvrage immortel de vos pères ! croissez sous l'ombrage bienfaisant de l'arbre de la liberté ! que la docilité, la douceur et la modestie soient votre appanage ; que l'étude des vertus devienne votre occupation la plus chère ; venez parmi nous rendre vos hommages purs et innocens à la Raison, à la liberté et à l'égalité ; que l'amour du bien public se grave dans vos jeunes cœurs, qu'il y fasse germer et qu'il y nourrisse la haine que vos pères ont jurée à des tyrans insensés que les mains triomphantes de la Raison ont détruits ; qu'il deffende vos oreilles des paroles insidieuses de ces syrènes enchanteresses, dont le seul but est de vous attirer dans les pièges les plus funestes ; qu'enfin dès votre aurore on apperçoive déjà le beau jour qui doit éclairer votre vie ; accoutumez-vous de bonne heure a penser que vous avez des frères à imiter et à venger ; soumettez-vous sans murmures aux leçons de vos sages instituteurs, et préparez sous leurs yeux la jouissance du bonheur que la République une, indivisible et impérissable des Français vous promet.

Il est tems, citoyens, de se résumer. J'ai

taché

taché de vous prouver par quelques détails, puisés dans l'histoire des Républiques anciennes, que de tous les tems les usages ont consacré par des fêtes les jours de repos; heureux, si j'ai pu vous convaincre! plus heureux encore, si pénétrés des vérités que j'ai ébauchées sous vos yeux, j'ai pu vous faire envisager comme un plaisir bien doux, de venir écouter avec une profonde attention les décrets immortels que la sagesse de vos législateurs rend chaque jour pour votre bonheur, et entendre la voix des orateurs à qui la patrie ordonne de consacrer leur travail et leurs veilles à célébrer les bienfaits de la Révolution, et à en pénétrer les ames de leurs concitoyens. O Liberté! digne objet des desirs du monde, entends nos voix, daignes sourire aux chants d'allégresse, qu'élevent jusqu'à toi tes plus ardens défenseurs.

HYMNE

Aristocrate téméraire,
Fuis de ce Temple, éloigne toi !
Cours t'enfoncer dans ton repaire !
Patriotes, écoutez-moi !
Tendre fille de la Nature,
Liberté ! que ta flamme pure
Etincelle dans cet écrit !
Toi, par qui les hommes sont frères,
Désormais tes douces lumières,
Doivent éclairer mon esprit !

Non, jamais tu ne fus plus belle
Qu'en cet instant délicieux ;
Chaque jour tu parois nouvelle,
L'homme sage chérit tes feux ;
Pour lui tes lois sont immuables
Et tes devoirs inviolables ;
Les remplir, voilà son bonheur ;
Rentrez, rentrez dans la poussière,
Tyrans jaloux de sa lumière !
Pour en jouir, il faut un cœur.

Tel on voit le ruisseau tranquille
Qui coule en un champ fortuné,
Il baigne de son eau fertile
Un bord de gazons couronné ;

La liberté vient dans ce temple,
Mon œil enchanté la contemple,
Mon cœur est frappé de ses traits ;
Près d'elle, l'aimable constance,
L'amitié, la reconnoissance,
S'embellissent de ses attraits.

Daigne recevoir notre hommage !
Tu sus le graver dans nos cœurs ;
Tout ici trace ton image,
Reconnois y tes défenseurs ;
Moi, dont la voix faible et timide
Osa s'élever jusqu'à toi,
Sois ma récompense et mon guide,
Ce prix est le plus doux pour moi ;
Que par toi, mon ame ennoblie,
Donne l'essor à mon génie
Pour chanter dignement ta loi !

DISCOURS

SUR l'anniversaire de la mort du dernier Tyran français.

Flambeau sacré ! raison trop long-tems méconnue ,
Toi qui détruis l'erreur dans l'ame prévenue ;
Quand mes esprits frappés par tes rayons divins
Annoncent ta puissance à des Républicains ;
Quand de l'égalité tu soutiens l'existence ,
Prêtes à mes accens ta sublime éloquence ;

Douce émanation de la divinité ,
Qu'environnent l'estime et la sécurité ,
Consolante amitié , charme de la nature ,
Des célestes bontés , preuve éclatante et sûre ,
Viens , accours à ma voix ; passe dans tous les cœurs ;
Pour moi de l'indulgence , appelle les faveurs ;
Verse sur mes efforts tes heureuses lumières ;
Ce sont des vérités que j'annonce à mes frères.

Ils sont évanouis ces siècles désastreux
Où l'homme gémissant dans des liens honteux,
Trouvoit à chaque pas entraves sur entraves,
Et vivoit en tremblant sous des tyrans es-
claves.
Alors de vils flatteurs obtenoient des emplois;
Le mérite indigent n'osoit lever la voix;
On repoussoit alors le cri de la misère;
L'intrigue dévorante étouffoit sa prière:
Auprès de ses enfans, un père malheureux,
D'un pain trempé de pleurs se nourrissoit
comme eux;
La stérile pitié redoubloit ses allarmes,
Et l'orgueil inflexible insultoit à ses larmes;
Les ministres alors, ces hommes sans pudeur,
Des talens opprimés avilissoient l'ardeur;
De l'honnête artisan la fortune réduite,
Fournissoit aux besoins du lâche sybarite;
Plongé dans la mollesse, au sein des voluptés,
Il voyoit d'un œil sec le pauvre à ses côtés;
Sourd aux gémissemens de sa triste patrie
Il s'engraissoit en paix des fruits de l'industrie.
Nous ne les verrons plus ces siècles de
malheur,
Où le luxe étaloit son faste corrupteur!

Sous le régime heureux de la philosophie,

Où l'homme renaissant par toi se vivifie,
Raison ! tu nous a dit : « Reconnoissez vos
droits,
» La nature aux mortels prescrit les mê-
» mes lois ;
» Pourquoi donc vous soumettre à ces hom-
» mes barbares,
» En vices si féconds, de vertus tant avares ?
» A ces rois insolens, tous mortels comme
» vous,
» Qui veulent cependant vous voir à leurs
» genoux,
» Ne vous souvient-il plus que des rives du
» Tibre,
» Jusques aux bords du Rhin, quand le Ro-
» main fut libre,
» A l'Europe étonnée il imposa des lois,
» Et que d'un Pole à l'autre il fît trembler
» les rois ?
Le français est-il donc moins grand, moins
» redoutable ?
» Non, un plus long sommeil le rendroit donc
» coupable ».
Nous t'avons écouté ; dans le fond de nos cœurs,
A retenti ta voix ; et nos législateurs
Emus par cette voix pure et patriotique,
Constamment occupés de la chose publique,

Du haut de la Montagne, ont vu de toutes parts,
Les français éclairés suivre tes étendarts ;
Embrasés par tes feux, guidés par tes lumières,
Les français réunis en un peuple de frères,
Avec les montagnards, dans les plus saints transports,
De l'hydre de l'intrigue ont détruit les efforts :
Ils ont oté le masque au prélat hypocrite ;
Ils ont réduit le noble à son juste mérite ;
Pour mieux nous dérober à ses coups meurtriers,
Au peuple ils ont remis le sceptre des guerriers ;
Du magistrat venal démontrant l'ignorance,
Ils ont su de Thémis niveler la balance,
Ils ont su la remettre en de plus sures mains ;
Nous sommes tous jugés par nos concitoyens ;
Et pour mieux affermir l'amour de la patrie,
Ils ont de nos tyrans détruit la race impie,
La France est libre enfin ! le dernier des Capets
Louis depuis un an a payé ses forfaits ;
Le glaive de la loi nous en a fait justice,
Il n'est plus ! qu'avec lui tout despote périsse !
Oui, le coup est porté ; ne l'espérez jamais,
Tyrans coalisés, vous n'aurez plus la paix ;
Vos fureurs trop long-tems ont désolé la terre,
Les peuples sont levés, redoutez leur colère,

Tremblez ! l'heure est venue où vos sceptres brisés,
Dans la nuit du néant vont tous être entassés !
Pour animer l'airain, se forme le salpêtre ;
Déjà la foudre gronde, et vous allez connoître,
Despotes insensés, *qu'il est de ces forfaits*
Que le peuple irrité ne pardonne jamais ;
Vous n'envahirez plus la fortune publique,
Le monde entier soupire après la République ;
Nous allons recréer un nouvel Univers !
Tel on voit le soleil sortant du sein des mers,
Il répand en tous lieux une clarté plus pure,
Le feu de ses rayons rajeunit la nature.
Fille de la Raison, ô sainte liberté !
Dans ce temple où par-tout règne l'égalité,
A mes concitoyens quand je vante tes charmes,
Pour nos jeunes guerriers, daigne forger des armes !
En combattant pour nous, ils font bien plus pour eux,
Ils sentiront long-tems tes bienfaits précieux.
Arbre majestueux qu'éleva le courage,
Etends avec fierté ton bienfaisant ombrage ;
Prépare à nos enfans les douceurs du repos,
Nous serons trop payés de nos nobles travaux ;
Le chêne de Dodone enfantoit des oracles,
Le chêne des Français produira des miracles !

Nos arrières neveux surpris de sa beauté,
Diront, par nos ayeux cet arbre fut planté ;
Croissez, jeunes enfans pour l'affermir encore!
Les beaux jours du bonheur, sont pour vous à l'aurore,
Il faut pour mériter d'aussi rares faveurs,
Que toutes les vertus se gravent dans vos cœurs.
Moi, dont le front déjà ridé par la vieillesse,
Ne peut jouir long-tems de ta flatteuse ivresse,
Je n'ai plus que des vœux impuissans a t'offrir !
Mais j'ai vécu pour toi, pour toi je veux mourir.
Ces braves citoyens soutiendront mon courage ;
A leurs yeux, dans leur sein je t'offre mon hommage,
Je te fais avec eux le serment solemnel,
De défendre tes droits, d'encenser ton autel ;
Du ciel, je n'eus qu'un fils, il sert pour ta défense,
Soutiens son foible bras, soutiens mon espérance ;
Mais, par l'événement, s'il meurt dans les combats
Et si je ne puis plus le presser dans mes bras,
En pleurant je dirai d'une voix attendrie,
Mon fils est trop heureux ! il meurt pour sa patrie.

DISCOURS

PRONONCÉ dans le temple de la Raison, par le jeune Comminge, âgé de 10 ans. Le décadi 20 Ventose, l'an II de la République, une et indivisible.

CITOYENS,

A PEINE sorti des portes de l'enfance; quand le jour de l'adolescence lance sur moi ses premiers rayons, oserai-je faire entendre ma voix timide, dans ce temple consacré à la Raison, à l'Egalité et à la Liberté? Oui sans doute, je l'oserai; et cette noble audace qui élève mon ame, est le premier fruit de cette liberté précieuse qui rapproche les âges et les distances : c'est un bienfait de cette douce Egalité que la nature dispense à tous les êtres pensans qui, doués d'une ame sensible, n'ont pas besoin d'attendre les années pour sentir que l'homme vive image du Créateur, doit se rendre digne de cette ressemblance.

Etre-Suprême si long-tems méconnu! toi, si long-tems avili par un culte superstitieux, fruit d'une avarice sordide de prêtres hypocrites et corrupteurs; toi, que je reconnais comme un Dieu bienfaisant, suprême régu-

lateur de l'univers, reçois mon sincère hommage ! Anime ce cœur que tu créas pour aimer la vertu ! Prête à mes expressions le charme intéressant de la candeur ; ce n'est plus dans la chaire du mensonge, c'est de la Tribune de la Raison, que je t'adresse mes vœux !

Et vous, CITOYENS, qui m'écoutez, prêtez une oreille attentive, mais indulgente, aux vérités dont malgré la foiblesse de mon âge, je me sens pénétré. Combien je dois rendre de graces à cette providence divine, qui a permis que l'aurore de mes jours éclairât la destruction des tyrans, l'abolition de cérémonies ridicules, l'extinction d'une caste odieuse qui avoit l'insolente vanité de se croire au-dessus des autres hommes ; que je suis heureux de pouvoir porter mes premiers pas sur le sol inébranlable de la Liberté, et de jurer à vos yeux que tous les momens de ma vie seront consacrés à la défendre.

La destruction des tyrans est un bienfait si précieux pour les hommes, qu'il m'est impossible de concevoir comment les Français, ce peuple de tous tems belliqueux, ont pu souffrir quatorze cens ans d'esclavage ; quoi, brâves Républicains, il est possible que pendant un si long espace de tems, vous vous soyez laissés gouverner par des

tyrans, hommes sans mœurs, qui entourés d'hommes plus vils encore, disposoient à leur gré, de votre existence, de vos fortunes, pour les faire servir au luxe insolent qui les environnoit, et à l'extension de leurs vices. Un Sardanapale enivré de débauches épuisoit vos trésors, et vous restiez immobiles ; un ambitieux disposoit des bras de vos pères, les forçoit à voler à des combats injustes qui n'avoient que lui seul pour objet, il les immoloit sans pitié sous le plus léger prétexte, et vous restiez immobiles ; un inepte accablé sous le poids de sa puissance, confioit vos trésors et le fruit de vos sueurs à d'infâmes ministres, qui du sein des voluptés lançoient sur vous le foudre des impôts, pour acheter à vos dépens une paix qui leur laissoit le tems de s'enivrer de plaisirs, et la foiblesse de la crainte vous fermoit la bouche ; un Louis XI, un Charles IX, disposoient du sang des Peuples, ils préparoient de sang-froid des massacres, des Saint-Barthélemy, et à la vue de tant d'horreurs, la stupeur glaçoit vos sens. Ah! Citoyens ! c'est ce que mes faibles moyens ne me permettent pas de concevoir ! Ils sont passés ces jours d'horreur, la République une, indivisible et impérissable, les fait disparaître comme le rayon d'un soleil

dissipe les nuages qui obscurcissoient l'azur pendant un orage violent.

L'abolition de ce culte superstitieux qui nous a si long-tems égaré, n'est pas un moindre bienfait; quoi, l'homme mon semblable, celui qui doit m'éclairer en faisant briller à mes yeux le flambeau de la raison, m'éblouissoit par les feux follets de l'erreur, il exerçoit un empire absolu sur les esprits faibles, et lorsqu'il préconisoit les charmes de sa religion, il la mettoit à prix; il nous disoit que pour être initié à ses mystères; il falloit être purifié par les eaux salutaires du baptême, et il falloit payer le baptême! Pour mieux nous abuser, il menaçoit de peines éternelles dans une autre vie, celui qui n'auroit pas reçu ce signe du Christianisme, de sorte que sans nulle notion de son Dieu qu'il vouloit nous faire adorer, il ne nous le présentoit que comme un être vengeur et toujours prêt à punir. Ces Prêtres imposteurs, pour mieux satisfaire leur cupidité insatiable, avoient mis un impôt sur le mariage; lien sacré, union si douce, toi par qui la société se propage, il falloit t'acheter; et pour avoir le droit de se choisir une compagne, ils exigeoient de vous un tribut, et ils vous vendoient à prix d'argent les titres consolans de père et de mère; la

mort même, ce tribut fatal dont la nature n'exempte personne, n'a pu se soustraire à leurs vexations; au contraire, elle devenoit pour eux un objet de la plus vaste spéculation; on ne pouvoit rendre à ses parens, à ses amis les derniers devoirs, sans payer des sommes plus ou moins fortes, et ces vils ministres d'un Dieu qu'ils outrageoient, faisoient un commerce honteux des prières que la sainteté de leur ministère leur prescrivoit d'adresser à l'être suprême, comme le dernier hommage qu'ils devoient à leur semblable; il y avoit enfin des prières à tout prix ! et vous avez pu pendant près de dix-huit siècles rester dans une erreur aussi grossière. Mais enfin le voile est tombé, la superstition est détruite, et la République une, indivisible et impérissable des Français, a, d'une main courageuse, brisé ces autels ridicules, pour en élever un immortel à la Raison.

Il me reste, Citoyens, à vous faire connaître que les deux bienfaits dont je viens de vous exposer faiblement les douceurs, devaient être nécessairement suivis d'un troisième sans lequel notre bonheur ne pouvoit être complet : ce dernier, dis-je, est l'extinction de la Noblesse; quoi ! cette caste d'hommes qui n'avoit d'autres vertus

que cette prééminence qu'elle s'étoit arrogée, et que sur-tout elle ne devait qu'à des biens mal acquis, vous refusait le titre de frères ? mais ces insensés n'avaient donc jamais jetté leurs regards sur les premiers, comme sur les derniers instans de la vie ? Qu'ils répondent, ces Nobles, à la question que je vais leur faire ! Oui, hommes vains, c'est un enfant qui vous interroge, répondez?

Lorsque vous et moi sommes arrivés au monde, quel a été notre premier asyle ? Un berceau ; les mêmes douleurs nous ont assaillis, les mêmes dangers nous ont menacés, vous et moi nous étions des masses informes dont l'existence étoit également incertaine ; lorsque vous et moi rendrons nos dépouilles à la terre, que seras-tu, homme orgueilleux, que seras-tu ainsi que moi ? Un cadavre dont les lambeaux seront la pâture des vers ; penses-tu que les langes fastueux qui ont paré ton berceau, ou le plomb qui renfermera ton corps inanimé, puissent établir une différence entre nous deux ? Non. Tu nais, tu souffres, tu meurs ; c'est le sort des hommes : la nature est égale pour tous ; et toi, faible créature ! tu prétends t'élever au dessus de moi ? tu exiges des hommages ? tu veux me voir ramper à tes pieds?

Non, insensé, non ! que tes vertus, que ton amour imperturbable pour le bien public t'élèvent à mon niveau, et je reconnaîtrai en toi mon égal ; mais jusques-là, rampes dans la poussière comme un vil insecte ; reconnois que la nature est une mère commune qui m'a dispensé comme à toi les facultés de m'élever par la pratique des vertus, la culture des sciences et des arts, facultés que malgré ton pouvoir chimérique tu ne peux m'enlever, et dont tu pouvois jouir comme moi, si l'abus que tu as fait de tes richesses et de ta chimère, ne t'en avoit rendu indigne.

Mais c'est assez abuser de vos momens, Citoyens, lorsque je me suis permis quelques réflexions, j'ai voulu vous prouver le desir que j'ai d'atteindre à vos vertus, en les imitant ; j'ai voulu vous convaincre de ma tendre reconnoissance pour des parens d'autant plus chers à mon cœur, que mon éducation est l'unique objet de leurs soins ; enfin, j'ai désiré vous persuader que l'amour de la patrie m'embrâsoit de son feu sacré, et que jusqu'à mon dernier soupir, je chérirai l'œuvre immortel de votre courage, la République une, indivisible et impérissable des Français.

STROPHES

Sur l'arbre de la liberté, récitées le décadi 10 Ventose, an II de la République Française une et indivisible, à l'occasion de la fête célébrée pour la plantation de cet arbre.

Du haut de la Montagne sainte
Quel jour brillant vient m'éclairer !
Quel éclat frappe cette enceinte ?
Quel prodige va s'opérer ?
Quel est cet arbre que l'on plante ?
Est-ce le chêne que l'on vante
Par le Druide tant fêté ?
Non, non ! à ces traits de lumières,
Reconnoissez, peuple de frères,
L'arbre saint de la Liberté !

Arbre élevé par le courage,
Simbole de la liberté !
Etends ton superbe feuillage,
Impose par ta Majesté ;
C'est désormais sous ton ombrage
Que le Français devenu sage

Respirera l'égalité ;
Que la Seine sur son rivage
Te voyant fleurir d'âge en âge,
Te baigne avec plus de fierté.

Tu seras l'arbre de la gloire,
Tu couronneras les guerriers ;
Les chastes filles de mémoire
Te préféreront aux lauriers ;
Que ta cîme perce la nuë,
Et que les tyrans à ta vue,
Restent glacés d'un saint effroi !
L'airain qu'embrâse le salpêtre,
Va bientôt leur faire connaître
Qu'envain ils s'arment contre toi.

Ne crains pas que le fanatisme
Jusqu'à toi porte sa noirceur !
En terrassant le despotisme,
La raison a détruit l'erreur.
Déjà, dans les champs de Bellonne,
La foudre gronde, l'airain tonne,
Contre ces monstres destructeurs ;
Notre courage les étonne,
Et l'éclat qui nous environne,
De leur sort accroît les horreurs.

Toi que j'implore, Être sublime,
Véritable Religion !

Tout par toi se meut et s'anime,
Présent du ciel, sainte Raison !
Pour des ames Républicaines,
Tes faveurs sont toujours certaines ;
Toi seule, fais le vrai bonheur ;
Désormais sous ton doux ombrage,
Le Français fier de son ouvrage,
Viendra célébrer ta grandeur.

DISCOURS

PRONONCÉ le Décadi 30 Ventôse, par le jeune POUPARDIN, âgé de huit ans, dans le TEMPLE de la Raison, ci-devant Eglise ROCH.

CITOYENS,

L'ACCUEIL intéressant que vous daignez faire aux jeunes élèves de la Pátrie, qui osent faire entendre parmi vous leurs faibles voix ; les récompenses que vous leur distribuéz *

* La Section de la montagne, toujours attentive à ce qui peut étendre les progrès des principes Républicains, a établi que chaque fête décadaire, les instituteurs et institutrices,

aux yeux du peuple assemblé, sont sans doute le stimulant le plus propre à échauffer leurs ames et à y graver profondément ces vertus républicaines qui sont votre appanage, et vous ont servi de bâse pour établir la Liberté et l'Egalité, bienfaits précieux que l'Etre Suprême dispensateur de toutes choses a répandus sur la France, pour la consoler de quatorze siècles de tyrannie dont elle a été affligée.

Combien, à la dernière Fête Décadaire, je me suis senti ému, lorsque sur le rapport intéressant du sage républicain qui vous a rendu compte des progrès qu'ont fait dans l'écriture les tendres élèves d'une vigilante institutrice, vous les avez décorées des couleurs brillantes de la Liberté.

Une noble ambition s'est emparée de moi;

---

de son arrondissement, se rendroient au Temple de la Raison, avec leurs Elèves, pour y rendre compte des progrès de ces derniers, et les soumettre à l'examen du peuple assemblé.

Persuadée qu'il étoit nécessaire d'encourager les enfans de la Patrie, elle a arrêté qu'il seroit donné publiquement des récompenses à ceux des enfans qui auroient le mieux mérité.

En conséquence, le Décadi 20 Ventôse, sur le rapport qui lui a été fait des progrès de six jeunes Citoyennes, dans l'art de l'écriture, le Président, au nom de l'Assemblée, leur a distribué des rubans tricolores, et leur a donné l'accolade fraternelle.

j'ai désiré fixer un moment votre attention. Tel l'astre bienfaisant du jour rassemble autour de lui les jeunes plantes qu'il a fait naître, et que chaque moment il féconde par la chaleur de ses rayons, je vous ai vu, Citoyens respectables, nous réunir à vous, pour faire germer dans notre sein les vertus et le courage que vous avez déployé pour opérer cette Révolution glorieuse qui assure à jamais le bonheur du Peuple Français.

Je ne me suis pas dissimulé l'étendue des devoirs qu'imposoient à mes jeunes camarades et à moi, ces faveurs si touchantes; un respect profond pour nos parens, une docilité à toute épreuve pour nos Instituteurs, hommes précieux qui consacrent leurs veilles à notre instruction, et qui par des soins assidus, élaguent ces plantes oiseuses qui étoufferoient chez nous, faibles encore, l'heureux germe que la divinité a placé dans le cœur de tous les êtres pensans.

O vous, qui comme moi, êtes à l'aurore de votre vie, vous qui m'écoutez, ô mes camarades ! Pénétrez-vous bien de cette vérité incontestable, que l'homme naît avec l'amour des vertus. Malheur à celui qui, dès sa jeunesse, languissant dans une apa-

thie pernicieuse, ne profite pas des heureuses dispositions qu'il a reçues du ciel ! Il en doit compte à Dieu, à sa Patrie et à ses parens. La plus légère négligence est une ingratitude coupable qui tôt ou tard le conduit à l'orgueil, à l'indocilité, au mépris de ses devoirs, et le rend enfin le fléau le plus dangéreux de la société.

Trop jeune encore pour donner un grand développement à ces idées, je me borne, jeunes élèves de la patrie, à vous représenter que c'est principalement pour nous que le beau jour de la Liberté réserve son éclat. Nos pères toujours occupés à écarter les nuages qui l'obscurcissent, ont eu et ont encore besoin d'un courage à toute épreuve, pour éviter les orages que la fureur insolente des tyrans coalisés, que la rage impuissante des malveillans, que l'astuce grossier des intrigans ont formé sur leurs têtes. Nous, au contraire, nous respirerons sous un ciel pur, et notre félicité sera le prix du travail infatigable de nos pères.

PRIERE.

Dieu bienfaisant, toi que j'adore ! Être incompréhensible qui par les ressorts cachés de ta providence a choisi la Raison pour

être le génie tutélaire de la France ; reçois nos vœux ! Ils te sont offerts par la candeur. Toi, qui formas nos ames, tu ne voudrois pas qu'elles fussent souillées par le plus horrible des vices, l'ingratitude. Reçois donc avec bonté le serment solemnel que tes enfans, doux espoir de la patrie, te font par ma voix, de vivre pour la Liberté, la Raison et l'Egalité ; accoutume de bonne heure nos yeux aux rayons de ta gloire ; ajoute à ces dons la prudence et le courage nécessaires à des Républicains vertueux qui ne veulent croître que ponr défendre l'ouvrage immortel de leurs respectables pères, la République une et indivisible des Français.

VIVE LA RÉPUBLIQUE.

LES CONSPIRATEURS
DÉVOILÉS

Par les Comités de salut public et de sureté générale de la Convention Nationale.

DISCOURS

PRONONCÉ le décadi 10 Germinal, dans le Temple de la Raison ci-devant Église Roch par le Citoyen DUSAUSOIR, de la Section de la Montagne.

QUELS accens douloureux ! quels cris se font entendre !
Quels sont ces mouvemens que je ne puis comprendre !
Sur les fronts pâlissans une sombre douleur,
Du peuple consterné m'annonce la terreur.
On parle de complots, de fureur, de victimes ;
Des scélérats nouveaux trament de nouveaux crimes !
O monstres ! frémissez ! vos sinistres projets,
Pour un instant encor pourront troubler la paix?
Mais malgré l'or de Pitt, perdez toute espérance ;
Vous n'échapperez point à notre vigilance :
Chez des Républicains la vertu ne dort pas,
Et nos bras sont armés contre vos attentats :
Assez et trop long-temps vous sûtes nous séduire,
Comme un éclair qui fuit a cessé votre empire ;
Le règne des pervers ne peut durer long-temps,
C'est un fétu de paille emporté par les vents.
Vous méditez en vain dans la nuit du silence ;
Le peuple vous regarde, évitez sa présence.

Vous ouvrez des cachots ! traîtres ! ils sont pour vous
Rien ne peut vous soustraire, un dieu veille sur nous !
Du bonheur des humains dispensateur suprême,
Principe des vertus, et la vertu lui-même ;
C'est lui qui dans ce jour ouvre sur vous les yeux,
Et du sein de la gloire, il sourit à nos vœux.
Source unique des biens ! Dieu puissant que j'adore,
Qui punit le méchant, que l'homme juste honore,
Vois sur ton saint autel fumer un pur encens !
Conserve avec bonté les jours intéressans,
Qu'un auguste Sénat, objet de nos prières,
Destine sans réserve au salut de ses frères !
C'est toi qui nous donnas ce Senat tant chéri ?
Quand il fait tout pour nous, nous ferons tout pour lui.
Montagnards courageux, grace vous soit rendue !
Sans vos soins vigilans la France étoit perdue ;
On vouloit nous remettre au pouvoir des tyrans,
Vous avez prévenu l'astuce des méchans.
Déjà pour nous venger, leur supplice s'apprête ;
Le glaive de la loi va tomber sur leur tête :
Le serpent du remords déjà ronge leurs cœurs ;
Des cachots ténébreux récélent leurs fureurs ;
Mais il faut reveler cet horrible mistère,
Je vais sur leurs forfaits répandre la lumière.
Salut et gloire à vous, ô mortels vertueux !
Dignes Réprésentans d'un peuple généreux !
Vous consacrez vos jours au bonheur de la France ?
L'amour des vrais français est votre récompense.
Citoyens, écoutez et frémissez d'horreur ?
Des scélérats parés des traits de la candeur,
Des monstres ranimés par votre bienfaisance
Abusoient sans pudeur de votre confiance ;
Dans le crime nourris, factieux, intrigans,
Cent fois plus vils encore que les plus vils brigands,
Ils alloient en tous lieux, grands prôneurs de civisme,
Hardis démonstrateurs d'un faux patriotisme ;
Et là, pour mieux répandre un poison corrupteur,
Ils osoient des vertus emprunter la douceur ;

Imposteurs mal-adroits, avides de carnage,
Le calme sur le front, et dans l'ame la rage;
Ingrats auxquels le peuple avoit su pardonner (a)
Ils forgeoient des poignards pour vous assassiner !
Parcourant les prisons, l'un prenoit pour victimes
Ceux des infortunés qui repoussoient ses crimes (b);
Par-tout il répandoit de sinistres écrits,
Il formoit à son gré la liste des proscrits;
Employant tour à tour la ruse et la menace,
Il vouloit tout soumettre à sa coupable audace.
Du gouffre des forfaits sondant la profondeur,
Il vouloit de Cromwel atteindre la hauteur;
Il vouloit comme lui, sans avoir son génie,
Sous un nom fastueux gouverner sa patrie.
Dévoré par l'orgueil, un autre ambitieux
Inculpe sans pitié des hommes vertueux;
Les ministres, dit-il, sont nommés par la brigue,
Et lui-même intrigant, il accuse d'intrigue (c):
Ce vil folliculaire, insecte venimeux,
Du citoyen crédule éblouissoit les yeux;
Distilloit de sang froid sa bile venéneuse,

(a) Personne n'ignore qu'Hébert, Vincent, Ronsin, avoient déjà été incarcérés, et qu'ils n'ont du leur élargissement qu'à la clémence des magistrats du peuple, toujours prêts à sauver l'innocence.

(b) Ronsin, quelques jours avant la découverte du complot, avoit parcouru les prisons pour se procurer la liste des prisonniers, parmi lesquels il devoit faire un choix pour les immoler à sa rage contre-révolutionnaire. Ce même Ronsin, manifestoit hautement son desir d'atteindre à la hauteur de Cromwel, ne fut-ce, disoit-il, que pour 24 heures. (Voyez les différens rapports sur la conspiration et l'instruction du procès.

(c) Il est connu qu'Hébert et Vincent, ont attaqué en pleine séance dans une assemblée nombreuse les citoyens Paré, Destournelles et Deforgues, l'un Ministre de l'Interieur, l'autre des contributions publiques, le troisième des affaires étrangères, tous trois investis de la confiance du peuple. Le scélérat Hébert poussa même l'impudeur jusqu'à désigner Robespiere, et dans quel tems? tandis que cet estimable Législateur étoit malade."

Infectoit de sa bave une ame vertueuse.
Et Vincent ! ..... à ce nom qui me glace d'effroi,
Ma plume de mes mains échappe malgré moi ;
Ce petit impudent dont la scélératesse
Souilloit par des forfaits les fleurs de sa jeunesse.
Ce ridicule nain vouloit être un géant ;
Il croyoit imposer par son ton insolent ;
Ce Vincent parvenu par les plus basses trames,
Vouloit tout renverser par des complots infâmes ;
Il tapissoit les murs d'écrits insidieux,
Où chaque mot offroit un mensonge odieux.
Le capucin Chabot, tout bouffi d'arrogance,
Du plus chaud patriote affectoit la constance ;
Et pour mieux satisfaire à sa cupidité,
En tous lieux il préchoit la sainte Egalité.
Que pouvoit-on attendre hélas ! d'un moine impie,
Qui sous le capuchon avoit passé sa vie ?
Un prêtre est toujours prêtre ! il faut s'en défier ;
Pour atteindre à son but, il sait tout employer.
Humble pour obtenir la faveur qui s'apprête,
En est-il possesseur ? il relève sa tête.
L'histoire nous rappelle un scélérat fameux,
Moine de son metier, prêtre artificieux ;
Il feignoit d'écarter la suprême puissance ;
Mais tandis qu'il gardoit un perfide silence,
Ce moine ambitieux, ce Sixte tant vanté,
Savoit gagner les cœurs par sa simplicité ;
Des cardinaux séduits il se montroit l'esclave ;
A peine est-il nommé que bientôt il les brave (d).
Mais oublions ce temps ! le Vatican n'est plus,
Et pour revivre, il fait des efforts superflus ;

(d) Sixte Quint (Elu pape en 1569 mort en 1574) pendant l'élection ne parut au conclave que sous l'extérieur de la viellesse la plus caduque ; le scrutin apellé, a peine il reconnoit la majorité en sa faveur, il jette son bâton au milieu de la salle, s'élance avec vigueur, le ramasse, se relève, et d'une voix ferme et sonore se proclame lui-même, et entonne l'hymne, VENI CRÉATOR.

Du cabinet anglais, c'est en vain qu'il espère ;
Que peuvent contre nous les tyrans de la terre ?
Les Français ont détruit la superstition ;
Pour mieux honorer dieu, leur culte est la raison ;
De nombreux ennemis craignons peu la tactique ;
Devant un peuple entier tombe la politique :
Quand la sagesse veille, elle a de prompts succès,
Et ses soins pénétrans confondent les projets.
Les deux Prieur, Collot, Saint-André, Robespierre,
Et Saint-Just et Carnot et Lindet et Barrere,
Billaud, Couthon (e), Amar (f), sages Législateurs,
Portent tous les français dans le fond de leurs cœurs ;
Unis aux Jacobins d'une sainte alliance,
Ils nous ont répondu du salut de la France ;
Ils ont remplis nos vœux, et leurs efforts prudens,
Nous ont encore soustrait aux coups des malveillans ;
Des vils conspirateurs ils ont trompé la rage,
Et bientôt un jour pur va dissiper l'orage.
Citoyens, bannissons un ridicule effroi !
Non : malgré les méchans nous n'aurons plus de roi ;
Renaissons au bonheur, et dans ce jour prospère,
Paix aux honnêtes gens, aux malveillans la guerre !
Oui ! bientôt nous verrons refleurir la gaîté
Sous l'égide des loix et de la Liberté.
Tels ont voit sur les mers après de longs orages,
Les flots tumultueux s'éloigner des rivages ;
Le calme rend l'espoir aux matelots tremblans,
Qui lance dans les airs mille cris éclatans.
Tels encore au printemps, quand l'horizon s'épure
Et qu'un soleil nouveau rajeunit la nature,
On voit dans les vallons l'heureux cultivateur,
Des autans nébuleux oublier la rigueur.
Tels à présent nos cœurs dégagés de contrainte,
Verront fuir devant eux les soupçons et la crainte ;

(e) Tous composant le Comité de salut public.

(f) Membre du Comité de sureté générale, rapporteur de l'affaire de Chabot.

La terreur et l'effroi nous pressoient tour-à-tour,
Les vertus aujourd'hui sont à l'ordre du jour.
De l'intrigue elles ont terrassé la furie ;
Et tout respire enfin l'amour de la patrie !
Voulons-nous mériter d'aussi rares bienfaits,
Voulons-nous préparer une éternelle paix ?
Restons Républicains, et peuple magnanime,
Honorons les vertus en punissant le crime.
De l'homme, avec nos corps défendons tous les droits,
Restons toujours unis, soyons soumis aux loix,
Et dans le noble élan d'une amitié civique,
Répétons à grands cris : VIVE LA RÉPUBLIQUE.

LA BONNE MÈRE

DISCOURS prononcé dans la Section des Thuileries, à la Fête de la Raison, le 20 Frimaire, l'an deux de la République une et indivisible. Par le C. DULAURENT.

J'AI tracé le tableau d'un bon père, et mon tableau a été mouillé de quelques larmes.

La nature m'a remis un autre pinceau et m'a dit : Peins aujourd'hui le portrait d'une bonne mère.

J'obeis à sa voix.

Soyez attentives à la mienne, ô vous qui êtes revêtues de ce touchant caractère ;

prêtez-moi toutes les affections de votre ame : je ne veux en être le confident que pour en être l'interprête ; et c'est dans vos cœurs que je veux puiser tous les traits qui doivent animer et embellir mon ouvrage.

Une mère avoit quatre enfans, un garçon et trois filles.

Le garçon avoit seize ans, il avoit fait ses études à Paris ; rien n'avoit été négligé pour son éducation ; ses travaux avoient toujours été couronnés de succès, et au sortir du collége il étoit revenu chez son père.

On ne pouvoit avoir plus de grâces, plus de vivacité dans l'esprit ; mais le cœur n'étoit pas également formé. A cet âge on est susceptible de toutes les impressions, et ce jeune homme confiant et facile dut à son inexpérience quelques écarts dont il eut à se repentir.

Ses fautes lui avoient mérité de la part de sa mère de vifs reproches ; et soit excès de sensibilité, soit amour-propre, il prit le parti de fuir et de quitter la maison paternelle.

Le père avoit combattu autrefois sous les étendards du despotisme ; mais depuis ce jour mémorable où le cri de la liberté s'est

fait entendre parmi les Français, il s'est rallié sous ses drapeaux, et il ne les a jamais abandonnés.

Justine, Adèle et Pauline étoient restées pour consoler leur mère, et s'efforçoient par tous leurs soins d'adoucir l'absence d'un époux et d'un fils.

La mère avoit placé tous ses amusemens et ses plaisirs dans ses trois filles, que les circonstances lui rendoient plus chères encore; elle cultivoit leur esprit, elle formoit leur cœur, elle leur enseignoit les vertus qui conviennent particulièrement à leur sexe, elle leur faisoit connoître le bon emploi du temps; et dans les marques d'amitié qu'elle leur prodiguoit, elle s'étudioit à ne donner jamais à l'une, des préférences qui pussent exciter la jalousie de l'autre; elle eut même une occasion de le leur faire sentir, et ce fut Adèle qui fournit cette occasion.

Adèle étoit gaie, vive et même espiègle; mais elle n'avoit point reçu de la nature les mêmes agrémens que ses deux sœurs. Dans un de ces momens où elle se livroit avec confiance à sa mère, elle lui dit: Maman, tu ne m'aimes pas!

— Pourquoi donc, ma fille, me fais-tu ce reproche?

Au moins, maman, si tu m'aimes, tu ne m'aimes pas autant que mes sœurs, car je ne suis pas aussi jolie qu'elles.

-- Ma chere Adele, peux-tu faire ce reproche à ta mere ? Qu'est-ce donc que cette beauté dont tu parles ? C'est une fleur qui brille le matin et se flétrit le soir. La vertu seule, mes enfans, est belle à mes yeux, la vertu seule est aimable. N'es-tu pas satisfaite lorsque tu entends dire autour de toi, Adele n'est pas jolie, mais elle est modeste ; Adele n'est pas jolie ; mais elle est vive, spirituelle et sensible ; Adele n'est pas jolie ; ah ! elle est plus que jolie ; elle est vertueuse, elle aime sa mere.

C'est bien vrai, ma sœur, reprend Pauline ; voilà comme tu te plains toujours ! Si nous avons, Justine et moi, reçu quelques dons de la nature, comptes-tu pour rien cette mémoire heureuse que tu as en partage ? Savons-nous peindre comme toi ? savons-nous chanter d'une voix aussi agréable ? Ah ! ma sœur, pourquoi désirer d'être si jolie ? Nous le sommes asssez pour maman et pour nous, nous ne cherchons qu'à nous plaire et à nous aimer ; qu'avons-nous besoin d'autre chose ?

Justine

Justine ajouta son petit mot, Adèle répliqua le sien, et la bonne mère termina cet entretien par un partage égal de soins et de caresses entre ses trois filles.

Juste et impartiale envers ses enfans, elle ne leur enseignoit point l'égalité seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres, et jamais elle ne leur permit d'humilier leurs semblables.

Voyez avec quelle vivacité elle réprime dans Justine un mouvement d'orgueil qu'elle se permit envers Babet, envers cette fille sage et honnête qui du fond de la campagne attirée à la ville par le malheur, ne s'étoit condamnée à servir que pour procurer un morceau de pain à son pere.

Je ne sais ce qui étoit arrivé au moment où Babet servoit à table, mais elle crut pouvoir, à son âge, et même par attachement pour Justine, lui faire un léger reproche.

Justine piquée ne répond que par des injures, et humilie tellement sa bonne, qu'elle la force à se retirer en pleurant.

Sa mère s'en étoit apperçue. Quoi, Justine, c'est toi qui viens de tenir ce langage! sont-ce-là les sentimens que je t'ai inspirés? Tu ne songes donc pas que Babet est ton égale, et que si elle partage ici les soins et

les travaux de mon ménage, c'est parce qu'elle est honnête et laborieuse, et qu'elle veut éviter les piéges et les séductions du vice. As-tu donc si-tôt oublié les soins qu'elle a pris de ton enfance? Noublie pas au moins que la pauvreté n'est pas crime, et qu'il ne faut humilier personne. L'indigence est respectable par-tout où elle se trouve; dans tous les états on peut n'être pas riche, mais dans tous les états on peut être honnête. Il n'y a que l'homme vicieux qui soit esclave; l'homme vertueux est toujours libre, il ne dépend que de lui-même.

Justine avoit écouté dans un silence respectueux les leçons de sa mère : elle en sut profiter; car en voyant rentrer Babet elle se jette à son cou, en lui disant: Babet, je t'ai fait bien de la peine; mais, crois-moi, si je rougis d'avoir fait une faute, je ne rougis pas de l'avouer : je sais que je t'ai offensée; mais vas, je ne le ferai plus; embrassons-nous, & ne sois plus fâchée contre moi.

Qu'il est facile d'obtenir un pardon quand on le demande avec tant de grace ! Babet pardonne, la maman pardonne aussi; la paix se fait, tout s'oublie, & il en est de ces petites brouilleries dans une famille, comme

du soleil après l'orage, il en est plus radieux et plus pur.

Il ne suffit pas d'étudier le goût des enfans, de prévenir les petites jalousies qui peuvent s'allumer entr'eux, & de leur inspirer cet amour de l'égalité, sans lequel il ne peut exister une amitié solide et durable.

Il faut les accoutumer de bonne heure à être humains, et c'est dans les objets les plus simples, c'est dans leurs jeux mêmes qu'une mère sait trouver la source des leçons les plus utiles.

Pauline, Adèle & Justine étoient allées se promener dans un jardin voisin; elles ne cherchoient qu'à cueillir quelques fleurs, mais le hasard les conduisit dans un bocage, où sur un petit buisson elles apperçurent un nid d'oiseaux.

On devine aisément les transports de leur joie; elles s'approchent d'un pas tremblant et timide; elles écartent soigneusement les branches qui défendent l'entrée du nid, elles s'en emparent, et dans leur ivresse elles l'apportent à leur mere.

Qu'avez-vous fait, mes enfans? dit la bonne mere en les voyant. Comment avez-vous pu troubler cet innocent ménage? Vous ne savez donc pas? leur mere est allée

chercher de quoi les nourrir ; lorsqu'elle sera de retour, et qu'elle ne trouvera plus ses petits, peignez-vous ses inquiétudes et ses alarmes ; elle ira de branche en branche, de bocage en bocage, redemander les fruits de ses amours ; elle agitera ses aîles tremblantes ; elle ne fera plus retentir les airs que de sons lugubres ; elle accusera la nature entière de ce larcin, et elle en mourra de douleur. Ah ! mes enfans, vous savez comme je vous aime ! si je venois un jour à vous perdre, si vous étiez ravies à mes caresses, ne serois-je point accablée de désespoir ? Il en est de même de ces oiseaux ; rendez-les aux caresses, aux soins de leur mere ; remettez-les au lieu même où vous les avez pris, et laissez-les jouir en paix de cette liberté dont vous connoissez le prix et les charmes.

Les enfans accoururent aussi-tôt remettre le nid sur le buisson où ils l'avoient pris ; ils se promirent bien de ne jamais troubler ces jolis ménages ; et lorsque dans le jardin ils appercevoient quelque nid d'oiseaux, ils disoient : leur mere est allée chercher de quoi les nourrir : empêchons qu'on ne les prenne, et puis nous irons à notre tour leur chercher leur pâture.

Ne croyez pas, ô vous qui m'écoutez, que cette leçon soit indifférente pour des enfans ; ne croyez pas que la sensibilité, pour s'exercer sur un foible oiseau, en soit moins une vertu. L'humanité appartient à la nature entière ; et rappelez-vous que chez les Athéniens, ce peuple justement célèbre, où les droits de la Liberté se faisoient entendre, l'humanité osa un jour réclamer les siens, et qu'un Sénat inexorable condamna à la mort un jeune enfant, pour avoir crévé de sang-froid les yeux à une corneille.

Ne craignez pas que Pauline, Adele et Justine oublient jamais la leçon qu'elles viennent de recevoir ; chaque jour verra se développer en elles un sentiment nouveau, des affections nouvelles ; la sensibilité ne sera chez elles que le germe précieux des vertus ; elles vont bientôt toutes éclore.

Les trois enfans étoient un jour sortis ; la mere, dans une solitude profonde, tenoit les yeux fixés sur le portrait de son mari. Après quelques instans de réflexion, un doux souvenir l'agite, et lui fait verser un torrent de pleurs.

Les enfans entrent en ce moment et apperçoivent leur mere dans cette situation....

Ah ! maman, qu'as-tu à pleurer? T'aurions-nous causé quelque chagrin ? dis-nous-le, nous réparerions tout de suite notre erreur. Allons, maman, ne pleure plus.....

En même temps, l'une baisoit tendrement les mains de sa mere, l'autre la tenoit serrée dans ses bras ; la troisième, avec son mouchoir, essuyoit ses yeux, et cherchoit à effacer de ses baisers les traces de ses larmes.

-- Cesse donc, maman, cesse de pleurer, tu affliges tes pauvres enfans ; si tu continues, nous allons pleurer aussi, et nous n'aurons plus personne pour nous consoler.

-- Mes chers enfans, je suis loin de vous faire aucun reproche ; c'est vous plutôt qui auriez à me reprocher quelques vivacités : hier, par exemple, j'ai troublé un peu vos plaisirs ; je vous ai grondés, mais ce n'est que pour votre bien ; quand cela est passé, je n'y pense plus. Ce qui m'afflige en ce moment est bien naturel : votre pere est à l'armée ; si par un de ces événemens que l'on ne peut prévoir, et que la guerre entraîne, il vient à périr, je tombe dans l'infortune ; comment pourvoir à votre subsistance, et vous continuer cette éducation, le premier des trésors que je m'enorgueillissois de vous laisser après moi ?

Quoi, maman, dit Pauline, c'est-là l'objet de tes inquiétudes et de tes peines ? Ne sommes-nous donc pas assez jeunes pour travailler ? Adele peindra, Justine coudra, et moi j'irai cultiver les champs. Si nous n'avons pas assez de jour, n'avons-nous pas encore la nuit pour travailler ? Quel sera notre bonheur, lorsque le soir, en arrivant auprès de toi, nous te dirons : Tiens, maman, voici le fruit de nos sueurs, disposes en à ton gré, il est à toi : tu as pris soin de nous dans notre enfance, c'est à nous à prendre actuellement soin de toi ; notre frere ne sera pas long-temps absent, il reviendra, il unira ses soins aux nôtres, nous t'embrasserons, nous te carresserons, nous te vengerons des injures de la fortune, nous n'aurons un cœur que pour t'aimer, des bras que pour te servir, et nous ne t'offrirons pas une rose que nous n'en ayons détaché auparavant toutes les épines.

Au milieu de ces entretiens touchans, au milieu de ces combats que l'amour maternel et la piété filiale se livroient ensemble, un bruit se fait entendre à la porte.

Pauline accourt, ouvre la porte, et apperçoit un jeune homme qui lui demande

d'une voix douce et timide s'il n'y a pas quelqu'ouvrage à faire dans la maison ?

-- Non, mon ami, répond-elle ; il n'y a rien pour le moment.

-- Ah ! tant pis, dit le jeune homme, car j'ai bien faim ; je n'ai point mangé depuis vingt-quatre heures.

-- Que ne me le disois-tu tout de suite, répond Pauline : tiens, mange, voilà un morceau de pain et quelque chose pour l'accompagner.

-- Citoyenne, si vous pouviez aussi me donner à boire, vous me soulageriez beaucoup ; j'ai bien soif.

-- Avec plaisir, mon ami, avec plaisir ; tiens, bois à ton aise.

-- Ah ! citoyenne, qu'on est heureux à votre âge d'aimer à faire le bien ! que vous devez être contente d'avoir rendu service à un malheureux ! combien la mere qui vous a inspiré ces sentimens doit être respectable !

-- Maman ? oh ! oui, elle est bien respectable, elle nous dit toujours qu'il faut être bon, humain, partager notre pain avec ceux qui n'en ont pas, et ne voir dans tous les hommes que nos amis et nos freres.

-- Citoyenne, puisque vous êtes si bonne, pourriez-vous me dire comment se porte la citoyenne Pauline ?

-- Mais, mon ami, c'est moi; qui donc a pu te dire mon nom ?

-- C'est celui qui m'a dit le nom d'Adele et de Justine. Tu ne me reconnois donc pas ? Mes traits sont-ils donc si altérés par le malheur, que tu ne puisse plus distinguer ton frère, ton pauvre Guillot ?

-- Quoi, mon pauvre Guillot, c'est toi ! ta voix aussi ne m'étoit pas inconnue ; j'étudiois ta figure, je cherchois à qui tu pouvois ressembler, j'allois te nommer, mais je doutois encore de mon bonheur : excuse, mon frere, une erreur involontaire, viens que je la répare dans mes embrassemens ; tiens, mon pauvre Guillot, suis mes pas, ne fais point de bruit, prends-moi par la main, entre dans cette chambre, restes-y, je vais retrouver notre mere et lui tout raconter.

Quel fut le saisissement de Guillot en rentrant dans la maison paternelle ! Le voilà donc, disoit-il, ce toît sous lequel je reçus la naissance ! le voilà cet asyle témoin de mes jeux innocens ! c'est là le lit où j'ai passé des nuits si paisibles ! je dormois alors sous les yeux de ma mère ! voici la chambre, où tous les matins, à son reveil, j'allois lui demander la continuation de son

amour pour moi, et lui jurer la sincérité du mien ! Hélas ! si jeune encore, ai-je pu être parjure ? ai-je pu déchirer le cœur de ma mere ! Si je la voyois, comme j'irois me précipiter à ses genoux ! comme je les arroserois de mes larmes ! Elle verroit son fils, et malgré mes erreurs, une mere est toujours mere, elle m'auroit bientôt pardonné.

La mere entre en ce moment ; Guillot se jette à ses pieds.... Releve-toi mon fils, lui dit la bonne mere, tu es trop éloigné de mon cœur ; viens, tu seras mieux dans mes bras.

Ah ! ma mere, tu vois un fils, tu vois son repentir et ses malheurs. Dès l'instant que je t'ai quitté, l'infortune a suivi mes pas ; trois jours de suite, errant et fugitif, le quatrième me vit entrer chez un fermier inhumain qui, sans pitié pour ma jeunesse, me condamna aux travaux les plus rudes. J'obtins par grâce de ne mener paître que ses troupeaux. Combien de fois me suis-je dit dans les rigueurs de l'hiver : L'hiver est bien rude, mais l'hiver avec ma mere seroit un printemps pour moi. Lorsque je voyois les arbres se couronner de feuilles, les fleurs éclore, les fruits renaître, les cô-

teaux s'embellir, je m'écriois : Que ce spectacle est riant et superbe, mais il y manque le plus beau présent que la nature puisse faire à l'homme ! il y manque son plus bel ouvrage, je n'y vois pas ma mere ! L'autre jour, dans la prairie, une de mes brebis s'est égarée ; je courus par-tout, et fis mille efforts inutiles pour la retrouver : j'étois bien en colère, mais quand elle revint à moi, je n'eus point la force de la gronder. Brebis égarée moi-même, je savois qu'un jour je reviendrois auprès de ma mere, et qu'elle me traiteroit avec la même indulgence.

Tu as raison, mon fils, dit la bonne mere, épargne-moi le récit de tes fautes, je vois ton repentir ; lis ton pardon dans mes yeux, vois ta place dans mon cœur ; tu es mon fils, tu es malheureux, et j'ai tout oublié.

En proférant ces mots, elle embrasse Guillot, le conduit dans sa chambre, et lui procure de nouveaux vêtemens. Las, abattu par la fatigue et la douleur, il demande à se reposer. Il se couche. Quel sera son bonheur, lorsqu'après avoir dormi sans crainte et sans remords, il trouvera, à son réveil, trois sœurs à embrasser et une mere à chérir.

Ah ! pourquoi, lorsque la maternité offre tant de douceurs, existe-t-il des êtres assez dénaturés pour en oublier les premiers devoirs et en méconnoître les charmes ? Comment a-t-on vu des meres ordonner qu'on arrachât à leur vue l'innocente créature qu'elle venoit de mettre au monde ! heureusement ces monstres sont rares sur la terre ! heureusement les loix sont là pour venger la nature !

Non, vous ne serez point abandonnés de tout le monde, ô pauvres enfans ! la patrie a entendu vos foibles cris ; elle est devenue pour vous une seconde mere : l'arbre de la Liberté a étendu ses rameaux autour de vous ; elle couvrira vos berceaux de son ombre hospitalière.

Pour vous, meres impitoyables, vous serez assez punies de votre crime ; vous ne serez pas témoins du bonheur de ces enfans, vous ne verrez point leur doux sourire : leurs premiers bégayemens ne seront point pour vous ; et lorsque leurs foibles bras pourront s'étendre et demander un objet qu'ils puissent flatter, vous ne serez point là pour répondre à leurs jeux et pour recevoir leurs caresses. Puisse le Ciel qui récompense les bonnes mères et punit les meres coupables, vous frapper à jamais de

stérilité ! puisse en vous le germe précieux de la fécondité, qui anime tous les êtres, se dessécher et se flétrir ! puissiez-vous n'éprouver de l'amour, si l'amour peut encore entrer dans vos cœurs, que les tourmens, les fureurs et les remords !

J'ai peint une mere aimant ses enfans d'une tendresse égale, attentive à leur inspirer de bonne heure l'amour de l'égalité, de la bienfaisance et du travail, indulgente sans foiblesse, et juste sans rigueur.

Manque-t-il donc quelque chose à ce tableau ? Oui : il y manque un dernier trait ; il me reste encore quelques couleurs.

Tout n'est pas plaisir, tout n'est point volupté pour le cœur d'une mere. Quelle est sa douleur, lorsqu'après avoir élevé ses enfans, lorsqu'après leur avoir donné tous ses soins, lorsqu'enfin après avoir vécu pour eux, elle les voit mourir pour elle !

Tel on voit ce jardinier qui cultive avec complaisance un champ émaillé de fleurs ; il les arrose le soir, espérant les retrouver le matin pleines d'éclat et de vie ; mais le matin n'a pas encore paru, et déjà un vent impétueux a renversé toutes ses roses ; elles languissent étendues à terre, pâles, décolorées, sans éclat et sans gloire, et leur

maître infortuné ne vient que pour pleurer l'objet, hélas ! trop peu durable de son orgueil et de ses jouissances.

Déjà Pauline avoit quinze ans, au milieu de la santé la plus florissante, elle fut tout d'un coup frappée de cette maladie qui exerce par-tout ses ravages, et semble les étendre encore davantage sur les enfans, dont elle ne respecte ni la beauté ni la jeunesse.

Quelles furent les inquiétudes et les attentions de la mere pendant la maladie de sa fille ! elle ne se fioit point à des soins étrangers; elle goûtoit elle-même ces breuvages amers que l'art a inventés pour la guérison des hommes. Le jour, elle étoit auprès de sa Pauline ; la nuit, elle étoit encore avec elle. Elle étudioit tous ses mouvemens, elle observoit ses regards, elle devinoit ses desirs.

Mais ni les soins d'une mere, ni les secours de l'art n'ont pu lui apporter quelque soulagement : et déjà un affoiblissement total l'avertit qu'elle n'avoit plus qu'un moment à donner à l'amitié.

Ce moment ne fut point perdu pour Pauline. Ses sœurs étoient alors auprès d'elle, rêveuses et pensives. Elle s'apperçut de

quelques larmes qui couloient de leurs yeux. Cessez, leur dit-elle, cessez, mes sœurs, de pleurer sur moi. Je n'ai plus qu'un instant à vivre ; que ce dernier instant soit encore pour vous et pour ma mere. Embrassez-la pour moi ; ma mort va lui causer bien du chagrin, mais c'est à vous à la consoler. Ne la perdez jamais de vue, ne la laissez manquer de rien.... Ecoutez toujours ses avis et ceux de mon pere. Faites-leur oublier mon absence ; et cependant dites-leur quelques fois que je les ai bien aimés, et que ma derniere pensée, mon dernier soupir fut encore pour eux.

A ces mots, elle expire.

Adele et Justine n'avoient pu résister à ce spectacle ; elles étoient accourues vers leur mere.

La mere étoit venue d'un autre côté et n'avoit pu rien apprendre ; elle s'approche comme à l'ordinaire du lit de sa fille, et l'appelle d'une voix douce et tremblante. Pauline ! .... Pauline ! .... réponds-moi, ma fille .... c'est moi .... c'est ta maman qui t'appelle ! .... Nais non, elle ne m'entend pas ! ... Donne-moi au moins tes mains, que je les baise ! .... Mais ses mains sont froides et immobiles .... Tes yeux sont

cependant ouverts ! ils me fixent, et semblent me dire encore... maman, je t'aime !... Oh non, ses yeux ne disent rien.... je n'en puis plus douter; elle n'est plus, elle n'est plus celle que j'ai tant aimée ! Fuyez de moi, doux sentimens de la nature.... Justine.... Adele ! haïssez-moi, séparez-vous de moi !... fuyons ce séjour de solitude et d'horreur ! Il n'y a plus rien ici pour le cœur d'une mere ! Qu'ai-je dit, ô mere infortunée ! Justine, Adele me restent;.... Justine, Adele sont mes filles, elles sont ma consolation et mes espérances. Ne me quittez point, mes enfans ! Touchez... touchez mon cœur : je sens qu'il reste encore ici quelque chose pour lui !... Ne nous séparons pas ! soyons de moitié dans nos pleurs ! nous gémirons moins, en gémissant ensemble !

Cependant Pauline reposoit étendue sur le lit fatal. Une main pieuse avoit pris soin de lui fermer les paupières et d'envelopper son corps avec un linge dont la blancheur imitoit la pureté de son ame. Un cercueil avoit recueilli ses dépouilles, et Pauline est déposée dans son dernier asile.

Dors en paix, vertueuse Pauline : pour qui aime sa patrie, la mort en ce moment est

est affreuse, puisqu'on ne peut plus se réjouir de ses succès et de ses triomphes ; mais puisque la nature exige de nous un tribut, il vaut mieux le lui payer encore à cet âge heureux où nos cœurs sont innocens et purs.

Encore un jour de plus, et peut-être toutes les passions auroient assailli ton ame ; les perfidies d'un amant, les infidélités d'un époux, les atteintes de la jalousie, l'inconstance et les dégoûts qui la suivent, tout auroit empoisonné tes jours, et tu eusses connu les remords !

Tu ne laisses aujourd'hui que des regrets, tu ne laisses que l'exemple de toutes les vertus ; les meres viendront verser des pleurs sur ton cercueil . . . les enfans y viendront répandre des fleurs, et le philosophe attiré par la pensée du néant, en méditant un jour sur ces tristes débris de la nature, lira avec attendrissement ces paroles que j'ai gravées sur ta tombe :

« Ami des hommes, arrête-toi ; ici repose » le modèle de la piété filiale : ici repose » un jeune enfant qui n'a cessé qu'avec la » vie d'aimer son pere et sa mere ».

Je n'essayerai point d'exprimer la douleur de la bonne mere, au souvenir de cet en-

fant chéri, et lorsqu'il fallut rentrer dans la chambre où pour la dernière fois elle avoit appellé sa fille. Il est des sentimens que l'on affoiblit en voulant les peindre. Ce spectacle est trop déchirant et trop pénible pour moi, et dans l'impuissance où je suis de le décrire, je brise ici mon pinceau.

J'ai rempli une tâche bien douce à mon cœur, si j'ai pu, ô meres qui m'écoutez ici, bien exprimer tous les sentimens du vôtre. Ah ! connoissez toute l'importance, toute la dignité de votre caractère. Il exista sur la terre un Brutus ; il exista pareillement une Cornélie. Nous avons juré d'imiter l'un, vous avez juré d'imiter l'autre. Nous avons rempli notre serment. Il n'est pas encore éloigné le jour où vous avez accompli le vôtre ; mais puisse bientôt arriver celui où vous pourrez reconnoître dans vos enfans les enfans de la patrie, et où vous pourrez librement déchirer le voile que vous avez jeté sur la nature.

Femmes, les lois ont prononcé, vous ne traiterez point dans des assemblées politiques les grands intérêts de l'Etat ; mais qu'il vous reste encore d'honorables fonctions à remplir ! les soins de votre ménage, l'éducation de vos enfans, un tendre attachement à

vos époux ; voilà où vous devez placer votre orgueil et vos jouissances. Vous pouvez comme nous servir la République, parce que vous pouvez nous donner des mœurs, et que sans les mœurs la République ne peut pas exister : vous pouvez servir la République, parce que vous nous inspirez le sentiment du courage et de la valeur, et que sans la valeur et le courage la République ne peut pas triompher.

Et vous, chers enfans, vous qui ne goûterez de la liberté que les bienfaits, lorsque vos parens en auront essuyé tous les orages, n'oubliez jamais les vertus dont Pauline vous a donné l'exemple. Quelles obligations n'avez-vous pas à vos peres et meres ? vous leur devez les fleurs de votre printemps : dans l'été de la vie, ce sont leurs conseils qui tempèrent la chaleur et la vivacité de vos passions : les fruits d'une heureuse éducation dont s'embellit votre automne, sont encore leur ouvrage ; et lorsque l'hiver de la vieillesse est arrivé, vous trouvez encore des jouissances dans le souvenir de la tendresse qu'ils ont eue pour vous, dans la pratique des vertus qu'ils vous ont enseignées, dans l'étude des sciences dont ils vous ont inspiré le goût, et dans

les larmes mêmes que vous donnez quelquefois à leur mémoire.

Ne soyez pas ingrats de tant de bienfaits; aimez vos parens, caressez-les, profitez de leurs sages conseils; travaillez pour les secourir, s'ils sont dans le malheur; partagez avec eux votre existence, et souvenez-vous toujours que si le premier devoir d'un Républicain est d'aimer sa patrie, le second est d'honorer ses pere et mere.

LE BON PÈRE

DISCOURS prononcé dans la Section des Thuileries, le Décadi 20 Frimaire, à la Fête de la Raison et de la Vérité. Par le C. DULAURENT.

Un père avoit trois enfans, deux garçons et une fille.

Pauline étoit dans cet âge heureux où le besoin de sentir se joint au desir de connoître, et où l'innocence et la modestie ajoutent un nouveau lustre aux grâces de la beauté.

Des deux garçons, l'un avoit quinze ans, et il étoit du nombre de ces enfans qui, élèves de la patrie, doivent un jour en être les soutiens et la gloire.

L'autre avoit atteint cet âge désigné par la loi pour ouvrir la carrière de l'honneur et marcher le premier contre l'ennemi : il n'attendoit même que l'ordre pour partir.

Cet ordre est donné : plein de cette ardeur et de cette noble impatience qu'inspire le sentiment de l'honneur et de la liberté, il vole au-devant de son père pour lui faire ses adieux.

-- Je les reçois, ô mon fils, lui dit ce bon père : viens dans mes bras, n'oublie jamais le sang qui coule dans tes veines ; ne reviens pas, ou reviens avec la victoire ; meurs en homme libre, plutôt que de vivre esclave : point de traité avec la tyrannie. Si tu triomphes, les récompenses nationales t'attendent ; si tu péris, tu auras des vengeurs.

O mon père, je craignois de t'affliger ; mais ta fermete me rassure, elle excite la mienne : oui, je serai digne de toi, digne de la cause que je vais défendre ; je ne te demande qu'une faveur, songe quelquefois à ton fils ; pour moi, je serai doublement courageux en pensant à ma patrie et à mon pere.

A ces mots, il l'embrasse ; il embrasse pareillement ses freres et sœurs, et plus prompt que l'éclair, pour ne point éveiller

leur sensibilité, il se dérobe à leur vue.

Les dernières paroles, les derniers regards du fils avoient porté dans l'ame de son pere une vive émotion; il combattoit pour ne point pleurer, il craignoit de faire appercevoir ses larmes à ses enfans.

Ah ! pere tendre et chéri, laisse couler tes pleurs; ce ne sont point ceux de la foiblesse; tu ne fais pas un outrage à la patrie; tu ne serois point pere, si tu n'eusses point donné une larme à ton fils.

La nature avoit joui de ses droits, la raison vient reprendre son empire.

Les deux enfans étoient déjà remontés vers le lieu destiné à leurs occupations ordinaires : à cet âge on oublie aisément les plaisirs et les peines, et l'on n'accélère souvent le travail, que pour arriver plutôt au moment du jeu.

Le pere, durant cet intervalle, s'étoit livré aux détails intérieurs de sa maison; il avoit calculé les dépenses de la veille; il disposoit celles du jour, et avec une Bonne respectable, dépositaire sage et fidèle des soins de son ménage, il en préparoit le bonheur et les jouissances.

Les enfans avoient rempli leur tâche, et l'heure les avoit avertis d'en venir rendre compte à leur pere.

Ils arrivent avec confiance ; le pere les reçoit avec bonté.

Eh ! bien, mon fils, sais-tu les six articles de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, que je t'ai donné à apprendre?

Oui, mon pere, et je vais te les dire.

En effet, il les avoit appris avec soin, et il les récita avec intelligence.

Et toi, Pauline, as-tu fini les deux chemises que tu devois envoyer à ton frere?

Oui, papa ; j'ai même fait plus : tu sais que mon frere est bon ami, il ne manquera pas d'en avoir un à l'armée ; eh bien, j'ai fait deux chemises pour mon frere, j'en ai fait deux pour son camarade.

Le pere, à ce récit, ne peut contenir sa joie. Venez, mes chers enfans, embrassez-moi, vous me rendez bien content ; je veux vous payer de retour, et vous procurer aujourd'hui des plaisirs que vous n'oublierez jamais ; vous êtes prêts et moi aussi, nous allons sortir ensemble : partons.

Le premier endroit où il les conduit, est ce séjour que les beaux-arts ont choisi pour leur sanctuaire.

Sous les voûtes majestueuses de cette vaste enceinte, le goût a réuni les plus

belles conceptions du génie, et la peinture y étale toutes ses merveilles.

Les deux enfans ne savoient sur quel tableau fixer leurs regards : l'étonnement de la joie étoit peint sur leur visage ; mais, curieux comme tous les enfans, ils ne tardèrent pas à rompre le silence.

Papa, dis-nous donc quel est cet homme vêtu d'un uniforme de garde national et qui a les mains levées au ciel?

Mes enfans, c'est un homme libre, c'est Beaurepaire : il commandoit une place forte ; l'ennemi l'attaque, des lâches proposent de la rendre ; il prend le ciel à témoin de leur infamie, il n'y veut point survivre ; il se tue.

Et cet homme, papa, qui est étendu sur son lit? Son sang paroît couler encore.

C'est le premier martyr de la liberté : il est mort pour avoir fait son devoir : dans le temple des grands hommes la patrie reconnoissante lui a décerné une place, il en a une dans le cœur de tous les bons Français.

Ici vous voyez le compagnon de ses travaux et de sa gloire, celui qui sur un billot et du creux de son souterrain, a écrit tant de vérités utiles, et qui ne fut vraiment

connu

connu qu'à sa mort. Regardez-le bien, c'est l'ami du peuple ; n'ambitionnez jamais d'autre titre.

Mon papa, si la peinture nous perpétue ainsi le souvenir et l'image des hommes que nous devons toujours aimer, il faut donc bien aimer les beaux arts.

Oui, mes enfans, il faut chérir, il faut cultiver les arts ; ils sont l'agrément de la société, ils répandent des fleurs sur la vie, adoucissent les mœurs et soulagent les chagrins. Le commerce leur doit son activité ; l'industrie, ses merveilles ; l'ouvrier, son existence. Par eux un état est un vaste atelier où tous les hommes remplissent utilement leur tâche. Tous les arts doivent être également honorés ; ils sont tous honorables ; il n'y a de méprisable sur la terre que l'homme qui ne fait rien, ou qui ne veut rien apprendre.

Cet entretien les avoit conduits à la bibliothèque nationale. Le voyage n'avoit pas été long ; quand on est content, le plaisir fait la moitié de la route.

Le voilà donc, mes enfans, ce vaste dépôt des sciences ! Le voilà ce monument digne de la vénération des siècles et de l'envie de toutes les nations ! Voyez ces recueils

immenses : poésie, littérature, mathématiques, histoire, vous avez sous les yeux la famille entière du génie.

Voici ce grand homme qui, dans son Héloïse, a peint si tendrement les charmes de l'amour et les repentirs de la foiblesse ; qui dans son Contrat social a posé les fondemens de l'égalité ; qui dans son Emile a rendu les meres à leurs enfans, les enfans à la nature ; qui, ami de la vertu, a vécu simple comme elle, et dont les dépouilles recueillies par l'amitié, vont devenir une propriété nationale.

Vous voyez les ouvrages de ce poëte illustre, du chantre de Zaïre, qui pendant soixante ans n'a cessé d'éclairer les hommes, et qui a peint si fortement les forfaits du trône, les crimes du sacerdoce et les horreurs du fanatisme.

En proférant ces mots, il prenoit quelques volumes et en recitoit des passages.

Ces vers, disoit-il, ne semblent-ils pas faits pour notre révolution !

Les mortels sont égaux, ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Et ceux-ci.

Les Prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Enfin ces vers ne sont-ils pas du génie qui anime la France entière ?

Obéissez au peuple, écoutez ses décrets :
Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres,
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres;
Ce peuple fut long-temps par les rois abusé,
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.

Voilà, voila, mes enfans, les grands hommes qui nous ont préparé le chemin où nous marchons aujourd'hui; ils ont soulevé un coin du voile; nous l'avons déchiré tout entier: c'est le flambeau de leur génie qui nous éclaire; et placés dans la route des siècles, ils sont comme ces phares lumineux qui indiquent aux voyageurs la route qui doit les conduire au port.

Voilà comme ce bon père excitoit dans l'ame de ses enfans l'amour des vertus et des sciences, cette émulation, ce goût pour les lettre, et pour tout ce qui peut ennoblir à nos yeux notre existence et agrandir le domaine de la pensée.

Mais après avoir parlé à leur esprit, il voulut parler à leurs cœurs, et il les conduisit dans un de ces greniers obscurs, oubliés pour ainsi dire de la nature entière, et qui ne sont visités que par l'homme bienfaisant et sensible.

Là, sur un grabat souffroit un infortuné

vieillard ; des haillons couvroient la nudité de son corps, une bûche étoit l'oreiller sur lequel réposoit sa tête ; trois jours s'étoient écoulés, et il n'avoit pris encore aucune nourriture.

Sa femme éplorée cherchoit par des soins et des vœux stériles, à ranimer les restes d'une vie languissante : une troupe de petits enfans jouoit autour de leur mère ; ils ignoroient, hélas ! ses chagrins et ses peines.

Vous avez vu quelquefois dans l'hyver ces jours où les noirs frimats obscurcissent la terre, et où la nature attristée semble se couvrir de deuil ; si un rayon du soleil vient à paroître, tout revit, tout se ranime, tout reprend une nouvelle existence.

Tel est l'effet que produit l'aspect de la bienfaisance dans l'asile de l'indigence et du malheur.

Le bon père s'étoit approché du vieillard, et ne put résister à ce spectacle.

Un homme, mon égal, mon frère, reduit dans cet état déplorable ! non, je ne le souffrirai pas. Celui qui a, ne doit-il pas donner à celui qui n'a rien ? Tiens, brave femme, va chercher de quoi fournir aux premiers besoins de ton mari ; tes enfans peuvent avoir faim, ne les oublie pas : ils sont malheureux, je les adopte ; je les ferai travailler, j'en fe-

rai des hommes et des citoyens. Je ne te les enlèverai point pour cela, cart u es mère, et je sens à mon cœur que tu dois les aimer ; mais je serai pour eux un second père, et nous combattrons pour eux de soins et de tendresse.

A ces mots, il se retire : il voit les yeux de son fils et de Pauline mouillés de larmes. Votre sensibilité, mes enfans, me touche et me pénètre : vous avez vu ce que c'est que le malheur ; n'oubliez jamais ce que vous lui devez ; n'oubliez jamais que les malheureux sont vos amis et vos frères : secourez-les, mais soyez délicats dans vos bienfaits ; ne faites point rougir l'indigent à qui vous rendez service, ne faites point couler les larmes sur le pain que vous lui donnez ; et oubliez le bien que vous avez faitpour ne songer qu'au bien que vous pouvez faire.

En s'entretenant ainsi, ils étoient arrivé à leur maison ; un repas simple et frugal les y attendoit ; ils se mettent à table. On sait que quand on a donné à un malheureux la moitié de son pain, on en a plus d'appétit pour manger l'autre.

Le repas ne dura point long-temps, car le pere avoit eu soin de prévenir ses enfans, qu'ayant bien commencé la journée, il falloit la bien finir, et qu'il les conduiroit à un joli spectacle.

Pauline, sur ce mot, observa qu'elle avoit lu quelque part que les spectacles étoient dangereux.

Mes enfans, leur répondit-il, désabusez-vous, et distinguez bien.

Les spectacles seroient dangereux pour les mœurs, ils ralentiroient la force et l'action du gouvernement, si l'on ne représentoit sur la scène que des pièces qui pussent effaroucher la décence, ou ne rappeller aux hommes que leur antique esclavage.

Mais que l'on y peigne des traits de patriotisme, des actions généreuses, des exploits magnanimes; que Brutus, au milieu du Sénat Romain, repousse avec mépris l'ambassadeur des rois et ses offres perfides; que les Horaces oublient tout ce que la nature et l'amour peuvent inspirer de plus doux, pour ne voir que les dangers de leur patrie et voler à sa défense; que dans des cadres moins grands et plus simples on célébre les douceurs de l'union villageoise; que l'on décerne le prix de la beauté, à la sagesse qu'accompagnent les talens et les graces de l'esprit; que chaque jour de la décade offre une vertu à louer, un bon exemple à suivre : les spectacles auront alors atteint leur véritable but; ils concourront à l'éducation nationale,

ils seront l'école des mœurs, et l'esprit public sera bientôt formé.

Vous rappelez-vous, mes enfans, le siége de Lille, où je vous ai conduit dernièrement ? N'avez-vous pas été frappés à la vue de ces remparts, fiers de leur gloire antique, et à qui la France libre et reconnoissante a décerné le nom d'invincibles ? Ne sembliez-vous pas être présens à l'action ? Ces foudres qui vomissoient la mort, ces bombes qui éclatoient sous vos yeux, ces maisons embrâsées, cette foule de citoyens empressés à donner des secours ; quel tableau pour votre imagination ! quels sentimens de crainte et d'espérance venoient presser tour-à-tour et agiter votre ame ! Combien vous avez applaudi au triomphe de ces guerriers ! combien vous avez été attendris au souvenir des héros qui dans cette place sont morts pour la liberté ! et quels vœux n'avez-vous point formés pour ceux que le sort a réservés pour la défendre !

Vous souvenez-vous, mes enfans, de ce spectacle où, réunis autour de la statue de la Liberté, tous les arts se disputent la gloire d'orner son triomphe et de lui présenter la plus belle offrande ? Quels furent vos transports lorsque des guerriers pros-

ternés aux pieds de cette divinité qu'ils invoquent dans un chant paisible et religieux, se relèvent tout d'un coup pleins d'une ardeur sublime, font briller leurs armes, les agitent, et appellent à grands cris les combats et la victoire !

Vous n'oublierez sûrement jamais la prison de l'infortuné Calas, et les larmes dont vous avez arrosé ses chaînes ; vous n'oublierez point les sages conseils de ce vertueux prélat qui ne prêtoit son ministère qu'à soulager les malheureux et à essuyer leurs larmes. Fénélon sera toujours présent à vos cœurs, et vous vous rappellerez avec émotion les consolations qu'il est venu apporter à une mere malheureuse, dans le cachot obscur où depuis quinze ans elle avoit appris à pleurer.

Il me semble, mes enfans, vous voir frémir d'horreur à l'aspect de ce prélat sanguinaire, et de cette femme ambitieuse qui ne s'étoit emparée du pouvoir d'un monarque imbécille, que pour commander en son nom des forfaits et des meurtres. Mais combien vous avez été consolés par les maximes de ce respectable ministre, du sage l'Hôpital, qui, ennemi de l'erreur et du fanatisme, ne voyoit que ses semblables dans les partisans d'un

d'un autre culte, et ne vouloit qu'épargner le sang des hommes ! Vos oreilles ne sont-elles point frappées encore du son lugubre de cette cloche qui donna le signal du plus grand des crimes, et sonna l'heure dernière de l'infortuné Coligny, de ce guerrier plus grand que son siècle, et à la gloire duquel il n'a manqué que de vivre dans le nôtre ?

Tout ce que vous avez vu, mes enfans, et dont le souvenir paroît vous flatter encore, répond assez aux déclamations que vous avez entendues quelquefois contre les spectacles : je serai le premier à vous éloigner de ceux où je croirois voir quelques dangers pour vos mœurs et votre innocence.

Mais tout ce qui peut vous amuser et vous instruire, je me ferai un plaisir de vous le procurer, et c'est dans cette vue que je vais vous montrer aujourd'hui une jolie petite pièce, intitulée : *Au Retour*. Il est tems de partir, le tems presse, et vous désirez sans doute avoir une place commode.

Cette pièce avoit en effet attiré beaucoup de monde au théâtre du Vaudeville ; on y donnoit aussi ce jour-là, l'*Heureuse Décade*.

L'on connoît les tableaux charmans répandus dans cette dernière pièce ; tout y porte dans l'ame des impressions douces et tendres ; la Liberté semble s'y jouer au milieu des roses. Ce n'est plus cette divinité armée du glaive et de la foudre ; aimable et embellie par les grâces qui forment son cortège, elle vient goûter au sein d'une famille honnête, la joie et la satisfaction qu'elle procure elle-même.

Les deux enfans n'avoient laissé échapper aucun de ces traits qui, puisés dans la nature, n'ont besoin d'aucune étude pour être sentis, ni d'aucune réflexion pour plaire. Le fils, dans ce jeune et brave soldat, croit reconnoître son frere, et applaudissoit plus vivement encore à sa victoire.

Pauline auroit voulu tour-à-tour être cette bonne Babet qui a passé toute la nuit dans la salle des travaux publics, ou cette tendre Justine qui, pour soulager les blessures d'un soldat mourant, détache d'une main pieusement imprudente, le voile de la pudeur et de l'innocence.

La pièce du *Retour* fut pour eux un nouvel objet d'attention et de plaisir; mais leur joie fut extrême en voyant ce bon curé qui, au mariage de Mathurin, dansa la ronde qu'il avoit dansée à ses propres noces, et faisoit chorus avec sa femme.

Ce tableau avoit frappé particulièrement Pauline; et le soir, à table avec son pere, elle ne manqua point de demander si les curés se marioient.

— Eh ! pourquoi pas, mes enfans ? ils ont si long tems marié les autres; c'est leur tour aujourd'hui : la raison les a rendus à la nature; et comme ils jouissent des droits de citoyen, ils sont jaloux d'en remplir tous les devoirs.

L'heure du repos étoit arrivée, le silence régnoit par-tout, et avertit qu'il étoit tems de se livrer au sommeil.

Les enfans, avant de se coucher, adressent une hymne à la Liberté, et embrassent

leur pere ; le pere embrasse ses enfans, et ne les quitte que lorsqu'il ne peut plus en être apperçu.

Il se retire lui-même, il se couche ; ses yeux se sont bientôt fermés à la lumière ; il dort.

O nuit, couvre de ton voile silencieux le lit de cet homme de bien, et fais-lui goûter les douceurs du repos qu'il sait procurer aux autres ! Songes malfaisans, ne tourmentez que le mauvais citoyen, l'ennemi du bien public, les ames dénaturées et perfides. Songes aimables et séduisans, environnez ce bon pere, présentez-lui les plus douces images ; présentez-lui les caresses de ses enfans, l'estime de ses concitoyens, le bonheur de la patrie, et la joie de tous les malheureux dont il a essuyé les larmes ; présentez-lui, pendant son sommeil, tout le bien qu'il a fait, et qu'il retrouve à son réveil l'espérance et le courage de mieux faire encore.

FÊTE de l'inauguration des Bustes de CHALIER *et du jeune* BARRAS, *martyrs de la Liberté, célébrée le décadi 20 germinal, par la Section Pelletier, dans son Temple de la Raison ci-devant Filles-Thomas.*

AIR : *Trio de l'amant statue.*

Pour sa patrie,
Le trépas a quelque douceur !
Que peuvent les traits (BIS) de l'envie ?
Oui toujours (BIS) sûr de sa valeur,
On vole à la voix de l'honneur,
Pour sa patrie.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Chalier en donne l'exemple,
Fidele au vœu qu'il a fait,
La mort frappe ! il la contemple
Comme le plus doux bienfait ;
Il la regarde,
Dit au bourreau stupéfait,
Que je presse sur mon cœur satisfait,
Cette cocarde.

Barras au printemps de l'age
Sait braver les coups du sort ;
L'honneur parle, et son courage
Vole au devant de la mort ;
Pour sa patrie,
Il sait dévancer le tems,
Et Barras est un béros à seize ans
Pour sa patrie.

Par le C. DUSAUSOIR, de la section de la Montagne.

HYMNE.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Amis quelle fête brillante !
Ce jour est celui du bonheur ;
Quels sont ces héros que l'on chante !
Ce sont les martyrs de l'honneur.
Liberté ! Liberté ! voilà ton immortel ouvrage !
Chalier ! Barras ! vous serez les objets de nos chants !
Nos neveux vous rendront hommage,
Nos cœurs vous en sont les garants. (BIS)

Rubans dont la couleur enflamme,
Signal éclatant du bonheur !
Chalier sent revivre son ame
En vous pressant contre son cœur.
Liberté ! Liberté ! &c.

Sous les roses de la jeunesse
Barras cache un cœur de héros ;
Il brave la scélératesse
De ses implacables bourreaux ;
Liberté ! Liberté ! &c.

Pour le salut de la patrie,
Tous deux affrontent les tourmens ;
L'un résiste à sa ville impie,
Et l'autre étonne les brigands.
Liberté ! Liberté ! &c.

Par le C. DUSAUSOIR, de la section de la Montagne.

PRATIQUE du bon Français, par un Citoyen de la Section des Thuileries.

INVOCATION RÉPUBLICAINE.

Chaste Fille des Cieux, ô Liberté! tu es descendue pour nous sur la Terre : que ton nom soit à jamais chéri. Ton règne est arrivé; celui de la Loi est pareillement venu : que sa volonté soit faite. Pourvois aux besoins de tes enfans; assures-leur le pain de tous les jours. Oublies les injures que te font les Peuples esclaves, pour ne songer qu'aux hommages que tu reçois d'un Peuple libre. Divinité de ma Patrie ! écartes de nous tout ce qui peut nous induire en erreur : éloigne jusqu'à la tentation de mal faire, et délivres-nous de nos ennemis.

SALUTATION RÉPUBLICAINE.

Je vous salue, Sans-culottides, nom révéré, que la fin de chaque année doit présenter tour-à-tour à notre culte. Vertus, Génie, Travail, Opinion, Récompense, je vous salue; vous réunissez tout ce que le monde moral peut offrir de beau, de sublime, d'utile, de sage et d'agréable.

C'est à vous, ô vertus ! que sont réservés nos premiers hommages : vous êtes les premiers fondemens de la félicité publique; vous n'êtes qu'un mot pour le méchant; vous êtes tout pour le sage. Par vous, l'homme est juste, reconnoissant et sensible; par vous les liens de l'amour et de l'amitié

acquièrent de nouveaux charmes ; par vous le magistrat est prudent, le législateur intègre, et le juge impassible ; c'est vous enfin, qui dirigez l'élan sublime du Génie.

O Génie ! je te salue ; tu rends l'homme le confident de la nature, le dépositaire de ses secrets ; tu la fais revivre par les arts dont tu agrandis le domaine. Tu animes le marbre ; tu fais respirer la toile, et tu offres au souvenir et à la reconnoissance des siècles les héros et les martyrs de la Liberté. Par toi, l'harmonie réveille dans notre ame tous les sentimens, toutes les affections de la valeur, de la tendresse et de l'amour.

Heureux, ô Sans-culottides ! et mille fois heureux celui qui, plein des idées que vous faites naître, peut se dire à lui-même ;

Je cultive les Arts, j'applaudis aux talens ;
J'honore les vertus, j'admire le Génie :
Mon travail suffit pour ma vie ;
Il suffit pour nourrir ma femme et mes enfans.
Je soulage en secret la timide indigence :
Le bon sens sert de guide à mon opinion :
Bien servir mon pays est mon ambition,
Et quand je l'ai servi, voilà ma récompense.

CRÉDO RÉPUBLICAIN.

Je crois dans un Être suprême, qui a créé les hommes libres et égaux, qui les a fait pour s'aimer, et non pour se haïr ; qui veut être honoré par des vertus, et non par le fanatisme ; et aux yeux de qui le plus beau culte est celui de la raison et de la vérité.

Je crois que l'unité et l'indivisibilité de la République fait le bonheur du peuple ; qu'un

attachement sans bornes à la Constitution qu'il a acceptée, peut seul lui en assurer la jouissance, et que l'homme, pour conserver ses droits, ne doit jamais oublier ses devoirs.

Je crois à la destruction prochaine de tous les tyrans et de tous les rébelles, à la régénération des mœurs, à la propagation de toutes les vertus, et au triomphe éternel de la Liberté.

COMMANDEMENS RÉPUBLICAINS.

La République tu serviras,
Une, indivisible seulement.
Aux Fédéralistes feras
La guerre éternellement.
En bon Soldat, tu te rendras
A ton service exactement.
Tes père et mère honoreras,
Et la vieillesse mêmement.
Pour tous les cultes tu seras,
Comme veut la Loi, tolérant.
Les beaux arts tu cultiveras;
D'un État ils sont l'ornement.
A ta Section tu viendras,
Convoquée légalement.
Ta boutique tu fermeras,
Chaque Décadi strictement.
La Constitution tu suivras,
Ainsi que tu en as fait serment.
A ton poste tu périras,
Si tu ne peux vivre librement.

FIN.